

TÊTE A TÊTE

Tony Ross :
Comment
conjuguer
innocence
et insolence ?
Un trait
acide
et des couleurs
sereines.
Et quelque
chose
d'anachronique :
la générosité.

La frange épaisse de cheveux gris lui donne paradoxalement un air plus jeune que son âge. Son œil va droit à la personne, comme font, même si c'est un cliché, les enfants. Il fait vraiment attention. Il est vraiment gentil. Il n'a pas l'air surmené, surexcité, il lui reste de la place pour la curiosité. En Angleterre, où il habite une vieille église dans le Cheshire, il a des élèves. Ils ont de la chance. Il dit : « Vous savez, on est très seul devant sa planche à dessin. Il faut travailler avec d'autres gens. Et puis Klaus Flugge (l'éditeur d'Andersen Press, une remarquable maison qui publie David MacKee, Ralph Steadman, Ruth Brown, Leo Lionni ou Satoshi Kitamura) a cru en moi, et moi je dois aussi remplir ce rôle avec d'autres ».

Tony Ross arbore un badge à l'image d'un petit chien blanc à grosse tête et tâche noire sur l'œil. En France, il s'appelle Mackintosh, c'est le héros d'albums, et bientôt sans doute de vingt-six films de cinq minutes pour la télévision. Une future vedette. Un enfant de Tony Ross. Il sourit. « C'est mon chien. Il s'appelle Towser, mais il paraît que vous êtes incapables, vous les Français, de prononcer son nom. Comme il est écossais, on l'a rebaptisé Mackintosh. Mon chien est exactement comme ça : gentil, maladroit, malchanceux, plein d'idées qui tournent à la catastrophe. Il y a longtemps que j'avais envie d'en faire un personnage. Je l'avais dessiné en noir et blanc. Et puis David MacKee m'a demandé d'en faire un film. »

Ses idées de livre, dont il préfère être à la fois auteur et illustrateur, Tony Ross les puise directement dans son enfance, où dans sa vie avec ses enfants. « Ma petite fille qui a trois ans avait très peur des monstres. Alors je lui en ai dessiné un énorme mais pas vraiment terrible pour qu'elle n'ait plus peur. Et ça y est, elle est sauvée. » En fait, on ne peut pas dire qu'il puise dans sa vie, il fait des livres comme des actes : comme des cadeaux, ou des interventions pour capter quelque chose, sauver quelque chose, maîtriser ce qui fait mal, ce qui fait peur. Une manière aussi de voir les choses autrement. Ou de faire voir ce que les autres ne voient pas. Tony Ross croit aux choses magiques. Ou à la magie des choses, ce qui est pareil.

Une de ses élèves, Susan Varley, a illustré ainsi une histoire bouleversante qui n'est pas traduite encore en France : *Badger's parting Gifts*. « C'est à cause de la mort de ma mère, explique Tony Ross. Il fallait montrer que les gens que nous aimons quand ils meurent restent vraiment avec nous, à travers ce qu'ils nous laissent, à condition d'y faire attention ». Comme tous les humoristes, Tony Ross a un sens aigu du chagrin. Une fragilité tenace.

Il dit : « *Naughty Nigel* (*Tristan la Teigne* en français), c'est moi. J'étais comme cela, je comprenais toujours autre chose quand on me

donnait un ordre. Une insoumission totale, et d'autant plus radicale qu'involontaire. »

La poésie de ses livres tient à sa manière spéciale de jongler avec les mots, de les rafraîchir. Elle tient aussi beaucoup à ses couleurs. Des bleus et des verts limpides. « J'aime le bleu de certains primitifs italiens, dit-il. Le ciel, la paix. Il y a un bleu de la sérénité. Et puis j'aime l'herbe, j'ai besoin d'air, je n'aime pas qu'on pourrisse les choses, volontairement ou involontairement. Je crois à Greenpeace, pas aux Cruise Missiles. J'aime les souris et les rats, même toutes les bêtes. »

Des projets ? Plein évidemment, et d'abord un rêve. « Je voudrais faire un grand dessin animé, mais il faudrait, (il fait une grimace), beaucoup d'argent. J'aimerais faire le *Chat Botté*. »

Il n'y a pas de mot plus galvaudé que celui de tendresse. Surtout quand on parle d'enfance. Parfois, on est obligé d'employer ces mots qu'on déteste d'avoir été trop et mal employés. Au jeu des portraits chinois, si Tony Ross était une qualité, ce serait, sans l'ombre d'un doute, celle là. Une tendresse qui colore son monde imaginaire. Il me rappelle *Winnie-the-Pooh*. Un des plus beaux livres jamais écrits pour les enfants et les autres.

Geneviève Brisac

